



8/ Le Kyrie eleison, institution de l'Église primitive.

La question des origines du *Kyrie eleison* a longtemps divisé les auteurs et il est non moins vrai, sur ce point, que le mystère n'est pas encore totalement élucidé. Peut-être même, cette institution est-elle le vestige survivant de l'un de ces grands bouleversements liturgiques dont la messe romaine a fait l'objet au cours des cinq premiers siècles. Ce qui met surtout obstacle à la recherche, c'est le secret de l'arcane qui, en ces temps lointains, imposait son écran à toute connaissance de la matière liturgique. Il est donc indispensable de guider l'analyse vers les éléments qui ont pu être néanmoins dégagés par les auteurs.

L'interrogation qui naît spontanément dans l'esprit, tire évidemment sa source dans la survivance insolite d'une institution de langue grecque au sein d'un ensemble liturgique de langue latine. On en a déduit aisément qu'aux temps primitifs du christianisme, la liturgie était célébrée, sur tout le pourtour méditerranéen et même au delà, dans une langue grecque qui, trois ou quatre cents ans plus tard, aurait été supplantée en Occident par l'usage du latin. Cette affirmation a l'avantage de sous-entendre que le *Kyrie eleison*, prié ou chanté selon les cas, est une survivance de l'ancien état liturgique. Elle ne permet nullement, en réalité, d'assigner une place à cette institution dans les mystères sacrés de la Rome primordiale ni même d'en définir les caractères. Tantôt le *Kyrie eleison* se présente comme une incise supplicatoire isolée, tantôt il s'implique dans un ensemble litanique. Autre question laissée sans réponse : la raison profonde qui pousse l'Église à son maintien dans la liturgie actuelle.

Un fait est certain, le *Kyrie eleison* est d'usage dans toutes les liturgies chrétiennes primitives, la romaine comme la byzantine, l'alexandrine de saint Marc comme la syriaque, et il est indéniable que l'époque apostolique l'a utilisé sous une forme ou sous une autre. Sa racine est d'ailleurs scripturaire et les références ne manquent point ni dans les évangiles synoptiques ni même dans les psaumes. Cela étant dit, deux documents datés de la fin du IV^{ème} siècle attestent la présence du *Kyrie eleison* dans la prière liturgique de l'Église.

Le premier, apparu en 380 environ, est la relation que la célèbre Ethérie, d'origine probablement galicienne, a donnée de son voyage à Jérusalem. Cette pèlerine décrit ainsi les cérémonies du Lucernaire qui débutent à 16 heures et correspondent en quelque sorte à nos vêpres occidentales. A la lueur des flambeaux et des cierges, la foule des fidèles rassemblée dans l'Anastasis, sanctuaire constantinien construit sur le tombeau du Christ, chante psaumes et antiennes. Quand le chant est terminé, l'évêque se lève et un diacre formule des intentions de prières : « *Chaque fois, précise Ethérie, que le diacre prononce un nom, un grand nombre d'enfants de chœur, debout, répondent : Kyrie eleison comme nous, nous disons Domine, miserere et leurs voix font un bruit extraordinaire.* »

Le second document, extrait des Constitutions apostoliques (390 environ) nous décrit dans la liturgie antiochienne le moment où sont renvoyés les catéchumènes et les pénitents auxquels l'accès des saints mystères est refusé : un diacre invite alors les fidèles à prier avec ferveur pour ces exclus en disant, à la fin de chaque formule orante : *Kyrie eleison*.

L'importance de ces données, d'origine essentiellement orientale mais de provenance diverse, vient de ce qu'elles se situent à une période charnière pour Rome et l'Occident chrétien : celle où le latin s'introduit dans les premiers documents ecclésiastiques. Remède souverain pour ces Églises affrontant sur leur terrain les sectes hétérodoxes qui divulguent leurs erreurs dans le parler populaire : la traduction en latin de tous les textes scripturaires et patristiques. Le latin liturgique, lui, n'apparaît que bien postérieurement... et en Afrique du Nord. En Europe, ses progrès sont plus lents : au V^{ème} siècle, les communautés chrétiennes de l'Italie méridionale et du Sud de la France jusqu'à Lyon, maintiennent une liturgie célébrée en grec. A Milan, la prière des fidèles se conclut sur un triple *Kyrie eleison*. Rome qui, elle-même, a gardé l'usage de cette incise supplicatoire – cela sera dit le mois prochain – maintient un bilinguisme gréco-latin jusqu'au cours du Haut Moyen Âge. En plein VII^{ème} siècle, la procession instituée au 2 février par le pape Théodore pour solenniser le *dies Sancti Simeonis*, premier vocable festif de la Présentation de Jésus au Temple, se déroule au petit jour et, torches allumées en main, les fidèles chantent en grec et en latin des antiennes à la louange de l'Enfant-Jésus et de sa sainte Mère (1).

L'attachement de l'Église de Rome au *Kyrie eleison* n'est-il pas lié à la faveur dont la Ville éternelle entoure l'usage du grec liturgique ? Que penser du maintien jusqu'à nos jours, au Vendredi saint lors du rite de l'adoration de la Croix, de l'alternance entre répons grecs et latins pour le « *trisation* » ?

La volonté souvent affirmée de l'Église de conserver la liturgie primitive en ce jour sacré entre tous, n'explique pas tout : elle se double d'une pensée plus haute, celle de manifester la présence universelle de l'Église dans le temps et dans l'espace. L'idée était déjà sous-jacente dans l'usage primitif du *Kyrie eleison* par toutes les communautés chrétiennes. Elle trouve son épanouissement dans le rituel de la dédicace des églises quand l'évêque consécrateur, de la pointe de la crosse, écrit les alphabets grec et latin dans la croix de saint André dessinée par la cendre épanchée sur le sol : la première lettre de chaque alphabet est à l'Orient, la dernière à l'Occident. L'Église est Porte du Salut pour tous les hommes. Le *Kyrie eleison* est aussi porteur de ce message.

(à suivre) ●

(1) François Pohier : *Les lumières de la Chandeleur, La Pensée catholique* n. 296, janvier-février 1996.

*Vice-président d'Una Voce